

vous en aurez, et cela prochainement. Écrivez-moi un chèque, payable à telle époque, et envoyez-le à l'adresse que je vous ai donnée. Peu de temps après avoir touché, je réclamerai la *seconde* somme ; quand à la troisième, — le compte final, — vous ne serez que trop pressée de me la remettre. En attendant, quelques pièces d'or, comme honoraires des soins que j'ai prodigués au malheureux baron de Romilly.

Elle courut, en frissonnant, à une commode, l'ouvrit et en tira une bourse qu'elle lui mit dans les mains.

— Je ne sais pas ce qu'elle contient, murmura-t-elle précipitamment ; mais cela doit suffire pour le présent. Maintenant, en grâce, par pitié ! laissez-moi, car je n'ai plus la force de vous écouter.

Il lui prit la main, la porta à ses lèvres, et imprima dessus un baiser tellement brûlant qu'elle l'arracha comme si un serpent l'avait piqué.

Il sourit d'un air diabolique, et puis, sans bruit, il glissa hors de l'appartement.

Elle le suivit jusqu'à la porte en chancelant, la barra, et après avoir soigneusement fermé tous les endroits par où il aurait été possible d'entrer, elle gagna son lit et se jeta dessus. Elle était à demi évanouie, mais, si cuisants que fussent ses remords, elle avait la conviction qu'elle ne pouvait plus reculer dans la voie où, sous l'influence d'une irresistible ambition, elle s'était engagée.

Quelques semaines s'écoulèrent lentement. Aucune visite ni aucune communication de Vargat ne vint la troubler, et même, contrairement à son attente, elle ne reçut aucune nouvelle de Rivolat.

M. Dorville se mit en quatre pour placer Hélène à la tête des affaires, et pour la mettre au courant des détails de sa situation. Il lut, avec elle, le testament paragraphe par paragraphe, et en fit faire une copie afin qu'elle pût toujours le consulter et savoir jusqu'où allaient les limites de son autorité.

Hélène apprécia sa politesse et son empressement à lui être utile ; mais ses services n'allèrent pas plus loin dans son estime, et quand il eut terminé ses travaux, elle le congédia avec une froideur affable, qui démolit complètement, d'un seul coup, ses plans et ses espérances.

Hélène était à présent, indirectement maîtresse de la Tour-Blanche ; mais cela ne suffisait pas. La couronne qu'elle convoitait ne faisait encore que briller devant ses yeux comme un météore, et cela servit à endurcir son cœur, et à lui faire considérer Béatrice avec un sentiment qui devint positivement méchant. Il y avait quelque chose de si simple et de si aimable dans les manières, aussi bien que dans la beauté et la douceur de la pauvre enfant, que si elle n'avait pas été un obstacle dans sa route, elle se serait sincèrement attachée à elle ; mais Béatrice était, malheureusement pour elle, l'araignée qui traversait son chemin, et quand elle la vit, au bout d'un temps, croître en force et en beauté, et promettre, si on n'attendait pas à ses jours, de vivre pour être non-seulement maîtresse de la fortune qu'elle s'était habituée à regarder comme la sienne, mais pour devenir probablement, un jour, duchesse de Flamanville, Hélène commença à s'impacienter de ne pas voir frapper le coup qui devait la faire disparaître. L'anxiété avec laquelle elle attendait ce moment avait quelque chose d'horrible.

La justice n'avait obtenu aucun éclaircissement au sujet du meurtrier de M. de Romilly, et l'on n'avait pas même découvert les circonstances qui avaient amené la mort du baron. L'on finit par renoncer aux recher-

ches et l'événement resta enveloppé de mystère.

On n'avait même rien trouvé qui fût de nature à mettre sur la voie de la vérité, et Hélène reçut, de tous côtés, des témoignages de sympathie, comme étant victime d'un accident qui l'avait privée d'un parent affectionné, d'un ami sincère et d'un bienfaiteur généreux.

Elle ne fut l'objet d'aucun soupçon ; son dévouement pour son oncle avait été généralement connu, et les soins qu'elle prodiguait à Béatrice étaient loués par tout le monde.

La vérité est que toute cette conduite était de sa part, un artifice. M. de Romilly, avant sa mort, avait commencé à y voir clair ; mais Béatrice, naturellement, la croyait sincère, et elle aimait Hélène de tout son cœur et de toute son âme. Mademoiselle de la Roseraie avait pris la place de la mère qu'elle avait perdue, et elle se montrait toujours à son égard, douce, bonne et affectueuse. Jamais elle n'avait le front sévère quand elle lui parlait, ou même quand elle lui faisait une observation, ce qui était bien rare. Jamais de remarques amères ne s'échappaient de ses lèvres, et Béatrice se serait difficilement rappelée avoir fait une demande qu'elle ne se fût empressée d'accueillir. On comprendra donc aisément quelle place énorme Hélène occupait dans son cœur.

Si, dans le passé, Hélène s'était montrée bonne, elle le devint doublement à présent. Tout le monde dans la maison le remarqua ; le duc de Flamanville, qui venait de temps à autre faire une visite à la Tour-Blanche en fit lui-même l'observation.

Il alla même jusqu'à dire confidentiellement à Hélène, qu'à son avis, Béatrice était d'une beauté remarquable et qu'elle atteindrait bien vite l'âge où sa main serait recherchée par ce qu'il y avait de plus riche et de plus noble dans le pays.

Mademoiselle de la Roseraie, en entendant cela, pensa de nouveau à Vargat, et elle s'étonna de n'avoir pas de ses nouvelles. Elle hésita, toutefois, à communiquer avec lui, car elle se rappelait ce qu'il lui avait dit, et, après avoir bien réfléchi, elle se décida à attendre encore avant de faire un autre pas vers la consommation de ses désirs et de ses aspirations.

Raoul retourna chez son précepteur, un prêtre à qui on l'avait confié avant de l'envoyer au collège. C'était Raoul qui en avait exprimé le désir et on ne l'avait pas contrarié.

Ce précepteur résidait sur les limites d'un petit village situé sur les côtes de la Bretagne, et comme Raoul, depuis la mort de son oncle, se montrait très-taciturne, on avait supposé qu'il préférait le calme de la campagne au mouvement et à l'agitation d'un pensionnat.

Hélène avait un vague pressentiment que cet arrangement servirait à ses projets, et elle s'était hâtée de l'adopter.

Béatrice, de son côté, supplia qu'on ne l'envoyât pas en pension, ainsi qu'il avait été décidé par son père, et qu'on lui permit de rester à la Tour-Blanche, où son instruction s'achèverait avec l'aide de maîtres.

Agissant sous l'influence du même pressentiment, Hélène y consentit, et attendit le résultat.

Un soir en entrant dans son boudoir, avant d'aller se coucher, elle trouva un billet sur la table.

Elle reconnut l'écriture, et l'ouvrit d'une main tremblante. Il contenait ces seuls mots :

— *Demain soir, à cette heure, soyez prête à payer cinquante neuf mille neuf cent*

*trente-trois francs six sous, — en chiffres ronds, — soixante mille francs à celui qui vous les demandera.*

Il n'y avait pas de signature, mais elle comprit. Pourquoi et à qui devait être payée cette somme ?

Dans la prévision d'une pareille demande, elle s'était procuré d'avance de l'argent, et le lendemain soir, elle se rendit dans sa chambre, s'attendant à y trouver l'homme qui y était réellement.

Il la regarda avec des yeux qui semblaient lui sortir de la tête, et il sourit avec cette expression diabolique que nous avons signalée.

Il tendit sa main ossense et sale.

— L'argent ! dit-il avec vivacité.

Elle lui remit un chèque.

— Il contient la somme que vous me demandez, murmura-t-elle.

Il saisit le papier, l'ouvrit à la hâte, et le parcourut d'un regard avide. Ensuite il le replia et le mit dans la poche de son gilet.

— Très gracieux, demoiselle, dit-il, un marché est un marché. J'ai rempli ma promesse, vous avez tenu la vôtre. *Le premier acte du drame est fini.*

Elle détourna la tête un instant, et presque aussitôt demanda vivement :

— Comment êtes-vous entré dans mon appartement ?

— Pas de question, ma belle demoiselle. Ayez toute confiance en moi. Je garde mes secrets, gardez les vôtres. J'ai ce que je voulais. Mon temps est très-précieux ; tout délai serait dangereux pour vous comme pour moi. Je vous ai tenu parole et je continuerai à le faire. Adieu... Adieu !

— Mais docteur Vargat, un mot, dit-elle.

— Pas un seul, répliqua-t-il.

Il lui prit la main avant qu'elle pût l'en empêcher, et imprima dessus un baiser dégoûtant.

Pendant qu'elle se reculait, il pencha la tête vers elle, et lui dit :

— *Le second paiement est dû ?*

Il disparut presque comme s'il se fût évanoui. Du moins, ses paroles l'avaient tellement frappée qu'elle ne l'avait pas vu partir. Elle tomba sur un siège et se couvrit la figure avec ses mains. Quand elle releva la tête, il n'était plus là.

Elle passa la nuit sans dormir. Elle osait à peine songer à la terrible signification des paroles qu'il avait prononcées.

Le matin elle courut à la chambre de Béatrice. Elle la trouva éveillée, et en très bonne santé. Elle la caressa avec un plaisir apparent, mais en étant intérieurement vexée.

Ce n'était pas à elle que Vargat avait fait allusion.

Le déjeuner fini, Béatrice se mit à ses études comme d'habitude, et Hélène monta dans une des chambres des étages supérieurs d'où la vue s'étendait jusqu'à la porte du parc. Là elle s'assit à la fenêtre et attendit.

Elle avait la conviction intime qu'on allait venir lui apporter d'étranges nouvelles.

Son attente ne fut pas trompée.

Il n'y avait pas dix minutes qu'elle était à son poste quand elle vit paraître au bout de l'avenue un cavalier dont le cheval était lancé au galop.

Alors, l'œil brillant d'un éclat fébrile, et ayant peine à réprimer le sourire qui se jouait sur ses lèvres, elle descendit dans le petit salon où elle avait l'habitude de passer une partie de ses matinées, et fit venir la femme de charge sous prétexte de lui donner quelques instructions.

Quiconque aurait en ce moment, examiné son visage, n'aurait jamais imaginé qu'elle eût dans l'esprit autre chose que le souvenir du bienfaiteur qu'elle avait récemment